

me sera infiniment plus agréable de m'occuper de vos intérêts que des miens. Mais vous ne me quitterez pas de la sorte ! Non vraiment, ou, malgré toutes vos protestations, je croirai que vous me gardez rancune.

Et comme le baron s'excusait pour la forme :

—Faites-moi cette grâce, Roger, et vous m'obligerez, reprit le comte en souriant ; j'aurai probablement besoin de vos services. C'est entendu, n'est-ce pas ? Mon domestique ira chercher votre valise à l'auberge, tandis que nous dînerons ensemble, et au dessert nous causerons de l'affaire qui vous amène.

Puis, après avoir ainsi obtenu un consentement que le baron brûlait de se laisser arracher, il passa son bras sous le sien d'un air amical, l'entraîna hors du salon et lui fit, avec une grâce et une amabilité parfaites, les honneurs de son château.

Tout en le promenant dans ses somptueux appartements et en lui faisant admirer les magnifiques points de vue de son parc, il trouva moyen de le mettre, de la façon la plus naturelle, au courant de sa situation de fortune. Il laissa même échapper quelques paroles sur les incessants tracassins dont l'accablait cette fortune toute territoriale, et sur le besoin qu'il éprouvait, en vieillissant, d'un ami sûr et dévoué qui pût le suppléer en mainte circonstance.

Si l'intention du comte était d'ébloir son ancien ami, et, en faisant naître de secrètes espérances dans son cœur, d'étouffer les derniers scrupules qui pouvaient y survivre, il fut bien inspiré.

Ces espérances, le baron les saisit et s'y cramponna comme à une branche de salut providentielle, et en se trouvant subitement transporté au milieu d'un luxe qu'il avait jadis connu, mais dont il était privé depuis des années, mille vœux, mille convoitises s'éveillèrent brusquement dans son âme, et la disposèrent merveilleusement à toutes les lâches compositions de la faiblesse et du vice.

Le baron d'Escoublac était un de ces types de chevalier d'industrie engendrés presque fatalement par l'ancien régime, et aujourd'hui disparus avec lui. Cadet d'une excellente famille bretonne, mais cadet sans son ni maille, ne se sentant d'ailleurs pas plus de goût pour l'uniforme que pour la soutane, il s'était lancé, dès sa première jeunesse, dans une vie d'aventuriers, où la fortune, après lui avoir longtemps souri, avait fini par le réduire au dernier degré de la détresse et de l'abaissement.

Admis d'abord dans le meilleur monde, il demanda au jeu les ressources dont il avait besoin pour s'y maintenir sur un pied convenable d'égalité, et si dangereux que fut cet expédient, il lui dut quelques années de bien-être et d'opulence relative.

Mais le bruit ne tarda pas à se répandre parmi les personnes, assez nombreuses, qu'étonnait son trop constant bonheur, que, pour corriger les caprices du hasard, il employait des moyens dissimulés par les honnêtes gens. On conta même qu'en deux ou trois circonstances où il avait éprouvé des pertes sérieuses, il avait cherché d'assez mauvaises qu'elles à ses partenaires, et s'était d'un coup d'épée la dette dont il lui eût été difficile de s'acquitter autrement. Mais cela se conta tout bas, le baron ayant la réputation méritée d'être un habile et dangereux duelliste.

Cependant, comme ces bruits n'étaient en réalité que trop fondés, quelques années après, tout en se maintenant à force d'audace dans un monde qui répugnait à lui fermer ouvertement ses portes, il était complètement déconsidéré. Mais un jour un de ses adversaires, mieux avisés que les autres, refusa de relever la provocation de ce bretteur-escroc. Traité de lâche par le baron, il lui donna des coups de cravache, se battit ensuite avec le premier homme d'honneur qui parût le traiter froidement, le blessa, et le baron, tout à fait déshonoré, fut enfin réduit à se retirer des cercles où il était encore reçu.

Ce fut à Nantes, deux mois après la mort de Lalandec, que lui arriva cette funeste affaire. Obligé de quitter le pays, il partit pour les Indes, sous le prétexte d'y prendre du service, en réalité pour y continuer son aventureuse existence.

Il n'eut garde d'y trouver la fortune, mais il y perdit le peu qui lui restait de scrupules et d'honnêteté ; et de retour à Nantes après une absence de dix-huit ans, sans ressources aucune, et comptant que le temps aurait effacé les tristes souvenirs qu'il y avait laissés, il prit un jour la résolution désespérée d'aller frapper à la porte de ses anciens compagnons de débauche.

Sa première visite avait été pour le comte d'Erbray. S'il eût mieux connu les changements survenus dans l'esprit et la conduite de son ami, il eût assurément modifié son itinéraire, et cependant plus il séjournait au château, plus l'accueil que lui faisait le comte devenait amical et empressé.

Trop rusé pour ne pas deviner que cette façon d'agir cachait des motifs intéressés, et que ces prévenances étaient calculées sur l'importance des services qu'il pouvait rendre, il commença même, en se voyant si bien reçu, à éprouver quelques inquiétudes.

Le dîner vint heureusement y faire diversion. L'ordre envoyé par le comte à son cuisinier n'avait pas été perdu, et le baron d'Escoublac fut d'autant plus sensible à la bonne chair et aux vins exquis apportés à son intention, qu'il était depuis longtemps sevré de ces jouissances. Aussi craintes et scrupules furent-ils définitivement noyés au fond du premier verre de bordeaux que lui servit le comte.

Lorsque le dessert eut été apporté avec un imposant renfort de bouteilles, et que les domestiques, sur un geste de leur maître, se furent retirés, il était si bien tombé sous le charme et animé de dispositions si bienveillantes, particulièrement à l'égard de son vieil ami, qu'il était tout disposé à prêter une oreille indulgente aux propositions les plus énormes.

Le comte emplît alors son verre, et, jugeant le moment favorable, il commença l'attaque.

—Maintenant que nous voilà seuls, Rogers, dit-il, nous pouvons, si cela vous fait plaisir, causer de l'affaire que m'a valu votre aimable visite. Bien que je compte vous garder ici quelque temps, peut-être vous sera-t-il agréable d'être immédiatement délivré de ce souci, et d'ailleurs je ne sais si, plus tard, il ne me serait possible d'être aussi complètement à vous que je le puis actuellement.

Tout en redoutant fort qu'un appel direct à la bourse du comte refroidit considérablement son amabilité, le baron comprit qu'il devait saisir l'occasion, et il répondit avec un sourire contraint :

—L'affaire ne sera pas longue à expliquer, mon cher d'Er-